

XYZ. La revue de la nouvelle

Un mur

Sylvie Bérard



Number 40, Winter 1994

Alcôve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4351ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérard, S. (1994). Un mur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 54–57.

UN MUR

SYLVIE BÉRARD

[J]e fus condamnée à vivre à perpétuité dans cette cellule à barreaux d'où je n'étais sortie que pour entrer dans cette pérennité d'où cette fois je ne pourrai pas sortir si cet univers laiteux dans lequel je baigne n'est pas, comme je l'avais d'abord cru, le fruit d'une technologie mais un véritable monde second dans lequel on n'entrerait qu'en passant par la mort et qu'il serait impossible de concevoir ou d'imaginer avant d'y être plongé.

Claudette Charbonneau Tissot,
« Mutation »

Un pas, deux pas, et trois. Mon corps s'écrase sur la surface vaguement spongieuse du mur. J'ai marché trop vite, j'ai encore marché trop vite. Je n'apprendrai jamais. Je marche avec trop d'empressement, je ne compte pas mes pas, je suis indomptable. Pourtant, parfois je me suis rendue à cinq ou six, parfois j'ai triché, mes pas empilés les uns sur les autres se sont succédé par dizaines. Cette fois, trois misérables enjambées et c'est la fin de ma route. J'en suis quitte pour tourner les talons et reprendre mon souffle, reprendre ma course en sens inverse. Trois, quatre, cinq pas. Je m'affale au sol, en sueurs, triomphante. Il n'y a pas de petite victoire.

Le sol capitonné reçoit mon flanc. L'effort humide perle dans mon cou, entre mes seins, au creux de mes reins. Je me roule en boule dans les rondeurs de l'angle formé par la rencontre des cloisons molles et je glisse mon pouce entre mes lèvres. Mes cheveux allongés me font un pauvre nid dans lequel je me blottis. Je ne sais si je m'endors, mais je m'éveille dans la même position, au même

endroit, chaque fois à la même heure. Je n'ai ni chaud, ni froid, le temps est aboli, il ne fait ni clair, ni sombre, j'ai des besoins brûlants et inassouvis.

J'aspire sans conviction une nourriture fade et inconsistante tirée d'un bec qui émerge régulièrement de la cloison. La substance onctueuse se glisse dans ma bouche, coule dans ma gorge dans un bruit écœurant et rejoint mon estomac qu'elle remplit sans l'apaiser. J'ai essayé une fois de résister, me disant que, ainsi, je finirais bien par en mourir, mais le boyau nourricier s'est frayé un chemin jusqu'à mes lèvres qu'il a entrouvertes de force malgré mes résistances et la nourriture s'est amoncelée lentement dans ma gorge jusqu'à ce que je l'avale en suffoquant légèrement. C'est ainsi qu'ils me dépossèdent à intervalles fixes de mes fonctions les plus élémentaires et minent du même coup ce qu'il me reste de moi.

Je fais encore des colères terribles. Je lance mon corps contre les parois inoffensives, je me jette par terre en hurlant des imprécations. Mes pieds fouettent le sol en un battement furieux et désespéré. Mes poings frappent ma geôle lisse dont ils ne troublent pas la surface. Mes ongles ont beaucoup poussé, je griffe sans l'entailler la cavité sans aspérités qui me contient. Je rugis à m'en arracher les cordes vocales et le son de ma voix va choir sur les murs flasques qui l'absorbent et l'annulent. Mes cris se changent en gémissements sauvages puis en pleurs qui s'assèchent d'eux-mêmes.

Assise en tailleur, appuyée contre la paroi nue, je demeure prostrée, le dos rond, la tête basse, la bouche entrouverte. Je plisse les paupières et secoue la tête en signe vain de dénégation. Je glisse mes doigts entre mes lèvres, je serre les cuisses sur mes mains. Je me balance d'avant en arrière dans un mouvement régulier et désespérant. Je pousse des soupirs aigris et aigus. Mon abdomen se contracte et se décontracte au rythme de mes balancements. Un plaisir nonchalant se fraie un chemin en moi, parfois, et me couche doucement sur le sol. D'autres fois, je sombre dans un sommeil ténu, lassée de l'effort.

Je m'allonge et m'étire de tout mon long. La plante de mes pieds appuyée contre un mur, je n'ai qu'à tendre les bras pour toucher l'autre mur, à ma tête. Je déploie mon corps et pousse sur les parois dans l'espoir futile de les repousser, de tailler une brèche par où je pourrais fuir. Mais les cloisons douces et étanches résistent bien. Relâchant cette tension stérile, étendant mes bras en croix, je sens sous une de mes mains une cloison pareille aux deux autres. De l'autre côté... de l'autre côté, je ne cherche rien, il n'y a rien. Le vide de la vie extérieure. Qui me repousse doucement lorsque j'essaie de m'y enfoncer. Un champ de force plus ténu que la soie, implacable, infranchissable. Je suis coupée du monde par un mur qui n'existe que lorsque je tente de le traverser.

Ils vont et viennent, de l'autre côté. Leurs paroles me sont une rumeur étouffée qui me parvient inintelligible. Je vois leurs ombres qui s'étirent jusqu'à moi. Leurs yeux ternes me fixent dans la lueur blafarde et ininterrompue. Visiblement, ils prennent des notes, ils s'échangent des points de vue sur mon compte. N'est-ce pas l'écho de leurs rires qui me parvient à travers ce quatrième mur intangible et incontournable, n'est-ce pas un sourire amusé, là, à leurs commissures ? Ils sont toujours un ou deux à nous observer, moi et mon alcôve, moi dans mon enfilade vertigineuse d'alcôves à perte de vue.

Une fois, ou plusieurs fois semblables, ils m'ont lancé négligemment quelqu'un comme on jette un os à une chienne sauvage. Le corps a atterri sourdement à mes côtés et est allé se terrer à l'encoignure opposée. Nos yeux se sont regardés longuement, nos corps sont demeurés en vis-à-vis comme deux chiens de faïence rompus. La lueur blême faisait irradier faiblement ses chairs ternes et lisses. Sa main s'est tendue vers moi et s'est arrêtée à mi-chemin. Ma joue a parcouru l'espace qui la séparait de la main et s'est arrêtée à une infime distance de son but ultime. Le reste de la course s'est étiré éternellement. À la fin, ma joue a rejoint la main au même moment où la main se posait sur celle-ci. Ma figure s'est frottée à sa paume rêche qui s'est promenée sur mon menton, mon nez, mes paupières closes, mes tempes. Nos corps se sont

rapprochés jusqu'à se lover doucement l'un contre l'autre. Un long moment a passé dans le silence étouffé de l'alcôve. Aucun son ne sortait de nos gorges meurtries à force de n'être pas entendues. Les mots étaient inutiles, de nos bouches il ne serait sorti que vociférations dérisoires. Ma tête est demeurée longtemps sur sa cuisse avant que mes larmes ne viennent glisser sans bruit sur son aine. J'ai senti la peau de mes hanches s'humecter de larmes étrangères. Je n'ai pas su son nom, mais j'ai su sa révolte impuissante, la mienne. À mon réveil, j'étais de nouveau seule, ils avaient emporté son corps loin de moi, ils m'avaient entraînée loin du sien.

À genoux sur la surface capitonnée, je regarde mes ongles démesurés, seules saillies acérées en ce monde lisse et sourd. Je presse l'ongle de mon index sur la peau de mon ventre. Du sang surgit du croissant ainsi découpé. D'autres quartiers de lunes cramoisies apparaissent peu à peu sur ma peau, le sang qui s'en écoule dessine des réseaux complexes sur mes seins, mes cuisses, mes bras. Suivant ce parcours ainsi tracé, je creuse des sillons dans ma peau, je lacère mon épiderme de mes ongles qui s'effritent peu à peu dans ma chair. Je me vide de mon sang sur le sol spongieux qui m'absorbe doucement, tout doucement.

Je reprends conscience dans une douleur diffuse. Mes paupières se soulèvent pour me révéler un espace blafard et indistinct. Je veux faire un geste, mais c'est tout mon monde qui se déplace avec moi. Je me toucherais, me sentirais, mais mon corps entier est pris dans une gangue moelleuse, comme si l'alcôve s'était résorbée jusqu'à m'enserrer presque parfaitement. Il n'y a ni haut, ni bas, il n'y a que l'envers et l'endroit de la chape étanche qui me garde prisonnière. Ce qui me retient n'est ni le sol ni les murs, mais cette enveloppe qui se confond avec mon corps et que j'ai, désormais, pour tout horizon. Je voudrais hurler ma détresse, mais quelque chose se glisse entre mes lèvres et coule en moi la fadeur familière qui me maintient en vie.

XYZ